

## L'ÉTRANGER.

### Introduction

J'ai entendu, un matin à la radio, l'interview d'un auteur, ainsi présenté : " J'ai le plaisir d'accueillir Mr X fort connu depuis la publication de son fameux ouvrage, etc.." et autres louanges.

Ce à quoi le personnage en question, tout de go, répondit, dans le même ton : "Je vous remercie de l'honneur que vous me faites, à juste titre, pour autant qu'il est vrai que ce livre me paraît réussi, etc.."

Effet de sidération de l'interviewer, à cette prise aux mots de ses formules d'introduction ! D'autres fois, l'interviewé, remercié par le journaliste, réponds soit « c'est moi qui vous remercie » ou au contraire « je vous en prie » ...

### L'intrication

Qu'en est-il en effet de la fonction de mensonge dans ce qu'on appelle les échanges de politesse ? Il aurait été "bien venu" que ce monsieur démente l'absolue louange de son vis à vis. En tout cas, lorsque cette dimension de la faille de la vérité cesse, comme plus haut, il semble bien que le lien social, brusquement, prête à rire, inquiète ou ne tienne plus. Lien qui nécessite, en psychanalyse, mais aussi comme c'est patent en diplomatie ou en politique, latent ailleurs (voire en amour ?), une certaine part d'ambiguïté.

Que dire de ces cérémonies de rencontre entre tribus, qui donnent lieu, quelques soient les arrières pensées, toujours présentes, à des échanges et éloges de part et d'autre, scellant le lien social au cœur du paradoxe. Ici, la dette est toujours réciproque, à défaut elle est vite pesante, comme dans le second exemple radiophonique.

Ce faux mêlé au vrai, ce don donné mêlé au don reçu rappelle cette intrication de deux plans dans une même expression, rappelle le thème de l'intrication pulsionnelle freudienne. Rappelons que ce concept fut forgé à propos de la mélancolie, lorsque la pulsion de mort à laquelle croyait Freud se déchaîne, c'est le cas de le dire. Elle se déchaîne de la pulsion de vie en fait, un moi idéal négatif faisant pendant à un idéal du moi positif absolu transformé en tyran. Cet objet idéalisé auquel se compare vainement le sujet, parfois depuis toujours, ne manque effectivement jamais dans les états dépressifs durables.

Il ne semble pas que la vie humaine soit possible sans cette intrication. Le déchaînement mélancolique, on l'a vu, en amène une illustration dramatique, ainsi que ce qu'on appelle en analyse la réaction thérapeutique négative, précisément lorsque les interventions de l'analyste sont trop du côté de la vérité.

Là comme ici, si cessent de se mêler humour et sérieux, vie et mort, amour et solitude, réussite et échec, chacun de ces deux domaines, délié, évolue pour son propre compte, devient illimité, cesse d'être humainement possible. L'humain n'est pas seulement le complexe, il est aussi le mêlé, le paradoxal, l'hétérologue.

Les recherches sur le double lien dans la schizophrénie ont probablement laissé sous silence son aspect fondateur de la nature contradictoire de l'homme. (Le problème n'est ainsi pas tant pour le schizophrène l'existence du paradoxe, dans le double lien, que l'impossibilité, voire l'interdiction qu'il ne soit pensé et verbalisé. C'est au contraire ce qui fit le succès de Gainsbourg avec son « Je t'aime, moi non plus » !)

Ces quelques remarques à propos de l'humour ou de son manque, voire des conséquences dramatiques de son absence, amènent à cerner un aspect singulier du concept d'objet en psychanalyse. Ce terme désigne la multiforme représentation psychique du désir humain.

### L'objet complexe

L'humour peut-il s'appliquer à tout objet ? Et qu'est un objet sur lequel il s'appliquerait, ou, inversement, auquel il serait interdit ? On sait, intuitivement et immédiatement, ce que cela recouvre socialement. Et le risque en fait parfois vital, c'est à dire guerrier, qui est posé à ce niveau. Qu'on ne puisse plus rire de Dieu lui-même depuis 2015 en France rendait prévisible un avenir de violences, c'est-à-dire de vérités qui s'affrontent au lieu de se relativiser l'une l'autre...

L'objet, ce qui se voit bien dans l'humour, est au moins à deux faces, sinon, il est monolithique, en quelque sorte opaque. Il n'est pas sûr que le sujet y soit alors repérable, et dès lors, s'il n'y est plus, plus d'humanité non plus.

Répartition de champs, dont la topologie lacanienne tente une mise en forme qui repose grandement sur la notion du bord, de croisement. Il est facile de voir que cet aspect est présent dans toutes les définitions de l'objet énoncées plus haut.

### Le bord de l'objet

Pour revenir quelques instants sur cet espoir vain de séparation entre le bon et le mauvais, il est clair que la tentative qui y préside est vouée à l'échec, et cause ainsi ce que Mélanie Klein appelle la position dépressive de l'enfant qui découvre sa dépendance au langage. C'est que l'objet chez l'humain le définit autant que lui-même tente de le faire. L'intime est là au plus près de l'extime, selon une formule de Nathalie Peyrouzet, ils se touchent bord à bord. L'être humain est autant capturé par les mots qu'il espère les maîtriser...

Là est le cœur du double statut de l'objet, qui ne se laisse pas si facilement emporter d'un bord ou de l'autre. S'il veut rester en rapport avec la réalité subjective, il lui est nécessaire de

fonctionner intrinsèquement avec cette notion de bord. La phrase de Lacan énonçant que "la vérité n'est jamais que mi-dite", crée un bord dans le mot même qui tente de cerner l'objet du désir.

L'effet frontière du mot

L'objet, dans la psychanalyse, amène à interroger la question de la vérité et de la croyance. Il n'est pas compliqué de constater là également qu'un pli existe en ce dernier mot, qui permet de passer de l'envers à l'endroit de ce terme aisément. Car en effet "je crois" peut signifier "je doute" aussi bien que "je ne doute pas", selon le contexte...

Freud a écrit un court article sur le sujet, " Uber den Gegensinn der Urworte", qui doit se traduire non pas par " Des sens opposés dans les mots primitifs", mais plus exactement " A propos du sens opposé des mots primitifs". Ce qui diffère sensiblement, la deuxième traduction impliquant que tout mot primitif contient une opposition, ce qui est tout autre chose que de chercher quelques raretés dans un ensemble linguistique. L'hypothèse freudienne est bien la première et c'est en cela qu'elle est incomplète. Le mot est à l'origine toujours double, du fait même qu'il est un mot, ce que Lacan a montré. Le premier "mama" ou « for-da » du bébé implique autant la présence que l'absence de la mère pour qu'existe le besoin qu'il se prononce...

Dans l'organisation de l'espace, sonore, visuel, graphique et finalement psychique, le trait signifiant, ici le trait unaire de Lacan, fait séparation, frontière. Les domaines ainsi répartis ne sont que secondairement identifiés à partir du bord lui-même.

Ainsi, tout objet parlerait de manière patente ou latente de son ou ses corrélatifs, selon le nombre de dimensions de l'espace en question. Sa structure symétrique serait là première.

L'objet serait d'abord frontière, symétrie (deux fonctions entre autres du miroir). Ou plutôt, à partir de la notion de frontière s'ordonnerait celle de l'objet. Voilà l'hypothèse freudienne telle qu'elle vient clairement dans ce texte. C'est au fond cette frontière que l'humour vient souvent montrer. Le mot fait bascule entre le domaine symbolique et imaginaire. Au contraire, le sérieux et la vérité viennent les coller, se confrontant alors au réel, de l'autre ou du monde, toujours au final avec violence, faute d'un jeu subjectif suffisant entre les rouages autour de cette frontière.

Le domaine de l'étranger se déduit lui aussi bien sûr de cette frontière, de ce bord, rendant en fait étranger ce qui correspond à l'autre côté de l'identité. C'est là le travail probablement premier de l'épreuve de réalité de l'infans, qui va tenter de mettre en correspondance ses représentations et ses perceptions, au travers de la frontière de sa conscience, puis des mots. Mais ces deux domaines resteront cependant toujours plus ou moins étrangers l'une à l'autre, selon que l'entourage sera plus ou moins attentif aux besoins propres de cet enfant. Et il ne peut jamais l'être complètement...

La métaphore du film est là tentante, qui parle à la fois de la pellicule éclairée, et de l'image projetée, un mauvais écran, une optique défectueuse, une ampoule trop faible venant rendre parfois étranger le film projeté...au film d'origine. Mise au goût du jour lacanien du mythe de la caverne de Platon, qui voudrait que nous ne pensions que d'après les ombres venant de l'Autre. Ainsi du parent ou de l'analyste qui « sait » sans discussion possible ce qui est bon

pour son enfant ou son patient... L'absolue vérité qui est là à l'œuvre coupe l'accès aux autres bords des mots, fermant l'accès à la recherche par l'enfant de sa subjectivité, sa créativité.

Tout ceci, élaboré dans l'œuvre de Lacan, est ici repris pour indiquer combien le terme d'étranger est inhérent à la découverte Freudienne elle-même des mécanismes de l'identité. L'objet primordial, pour Freud, est d'ailleurs perdu. Sans doute faut-il l'entendre au sens où est perdue la congruence entre le domaine du pulsionnel et celui de l'objectal. La dualité pour nous est plutôt là, entre la pulsion de vie et l'objet dont elle dépend, qu'entre la première et une très hypothétique pulsion de mort...

L'effet de bord, frontière fermée ou passage ?

Dans cette faille, sur cette frontière, de ce bord, s'articule la figure complexe des jeux signifiants et de ses objets, et plus précisément aussi la répartition entre le refoulement et sa souplesse (l'humour, la métaphore, la curiosité, et tout ce qu'on appelle les formations de l'inconscient), et la projection avec sa rigidité parfois psychotique.

Les effets de miroir entre ces deux champs pulsionnels et objectaux sont multiples, un exemple curieux pouvant se déduire de l'observation soigneuse de ce qu'on appelle l'insight en analyse, cette capacité à se voir soi-même, qui conditionnerait la capacité à faire une analyse selon certains. En fait il s'agirait plutôt d'outsight, pour autant que se voir, c'est bien évidemment tout sauf se voir. C'est plutôt apercevoir quelque chose de soi qui devient observable, c'est à dire extérieur. Je n'est évidemment plus moi dès ce moment. L'insight, donc est plutôt oversight, et plus fondamentalement même spaltung, c'est à dire cet effet de la séparation qui fonde l'observable lui-même. L'étranger, donc l'objet, est là ce qui est pris pour le plus sûrement intime, soi-même dans la langue en fait. Je suis donc fondamentalement étranger à moi-même, du fait de la nomination. Le savoir ou non n'est évidemment pas anodin, et conditionne effectivement parfois la possibilité d'analyse, selon que le sujet a été plus ou moins écrasé par cette entrée dans le monde signifiant, ou intéressé par ce qui se cache derrière cette frontière des mots. Le type d'attention parentale à l'enfant est là déterminant, par sa souplesse ou sa rigidité.

L'angoisse du 8<sup>o</sup> mois, la peur de l'étranger.

Un autre biais qui permet d'aborder l'étrange est la question de l'angoisse dite du 8<sup>o</sup> mois (en fait la temporalité en est infiniment plus souple, puisque des gens peuvent vivre cela en analyse à 40 ans !).

Spitz en faisait son deuxième organisateur psychique, après le sourire et avant la négation.

La peur et l'amour peuvent-ils fonctionner ainsi selon ce mode réversible repérable au centre même de la notion d'objet ?

Il semble que quelque chose de cette nature soit repérable dans la thématique de Spitz des organisateurs psychiques. Rappelons que cet auteur suppose que le premier sourire organise les interactions de façon suffisamment centrale pour être isolé dans sa théorie, et qu'ensuite, c'est la peur de l'étranger qui va structurer l'ébauche d'un moi autonome. Qui ne peut donc

s'entendre qu'autour du couple moi non-moi. Donc aussi, du côté de l'objet, le bon d'une part, et le mauvais de l'autre. Le couple moi objet est lui-même indissociable dans sa genèse. Ils sont bord à bord...

Il est en tout cas remarquable que ceci s'organise autour de la même forme, le visage, et bascule sur une différence, telle figure précise, autre que la mère. On peut sans doute soutenir de là que la peur est une caricature de l'amour...Et sans doute aussi réciproquement. Les cauchemars de cette époque de la vie montrent sans doute tout simplement cet autre visage de la mère...

L'être dans le non-être, le moi dans le non-moi, l'amour dans la peur, décidément, le miroir (en réalité, c'est toute la topologie du processus subjectif qui est là condensé dans ce terme employé trop facilement) est bien là, parfois déformant, pour jouer sa fonction constitutive du sujet.

Aussi n'est-il pas étonnant que ces questions de "miroir" soient au premier plan des maladies psychosomatiques et psychotiques. En particulier, l'indifférenciation affective de certaines psychoses confusionnelles résonne avec cette absence de réaction de peur à l'étranger notées chez les bébés psychosomatiques, qui préfèrent être massivement envahis par l'autre que séparé de lui. Mieux vaut parfois la dissociation interne par l'intrusion de l'Autre que le gouffre de la souffrance abandonnique... Sauf que là, la haine de l'autre est alors inscrite au cœur même de soi, et peut à tout moment s'exprimer dangereusement au risque de tout détruire, soi et l'autre, ce qui est au final le résultat de tout racisme structuré et systématisé !

Si la mère est bonne, et l'étranger mauvais, il est clair que c'est la modalité du bord, de la frontière entre les deux qui importe ici pour que le sujet s'y oriente sans trop de dommages. Le sacrifice du mauvais objet, déplacé hors de la mère, permet une première défense constitutive du moi, une première réponse sociale aux frustrations inévitable dues à la rencontre du principe de réalité. C'est probablement la mère qui est visée, dans cette peur de l'étranger, attaque qui ferait tellement peur, puisqu'elle ferait en même temps courir le risque de la destruction de ce qui porte l'enfant lui-même, si elle était tournée vers la mère.

Aussi cette attaque va-t-elle au plus proche de ce visage ambigu, l'autre visage. Ce n'est pas un hasard, dès lors, si le non à la mère, c'est à dire un vrai dialogue avec l'autre, conflictuel sans violence, est l'étape suivante. Si cela n'a pas lieu, c'est que la confusion est telle entre les perceptions de l'enfant et les stimuli de la mère, entre ses colères et ses désirs qu'il n'est plus possible à l'enfant d'intégrer symboliquement ses propres pulsions, faute de pouvoir circuler sur le bord de l'objet. L'objet devient opaque effrayant et dangereux au lieu de rester complexe, intéressant et contradictoire... C'est cette circulation autour de la double face de l'objet que Winnicott permet à Marc de reprendre dans sa célèbre observation, dans « jeu et réalité » et qui lui autorise de continuer son développement subjectif.

Le sacrifice de l'étranger.

Passer de la peur de l'étranger au "sacrifice" de celui-ci peut sembler un peu rapide. Cela se fonde cependant de ce que l'étranger dont l'enfant a peur est simplement quelqu'un dont il n'a pas de raison de dépendre. Cette focalisation des pulsions agressives sur l'étranger, constante

ou presque en éthologie grégaire, vient dans un moment où, pour l'enfant, se met en place le processus même de l'identité (sociale aussi, donc).

L'identification, à soi et par l'autre, passe en effet par un sacrifice, celui de la toute-puissance pulsionnelle, en raison de la dépendance nouvelle au signifiant ainsi créé... L'étranger de passage en fera donc les frais, mais d'autant plus massivement que l'identité subjective est vacillante, et que donc le recours à la vérité sera massif pour pallier imaginairement cela. Ce sont les êtres et les communautés les plus fragiles qui peuvent être victimes de la projection raciste. C'est de ne pouvoir jouer de la vérité que l'entourage leur propose, à travers négation et humour (qui est pourtant un puissant organisateur psychique dont n'a pas parlé Spitz !) qui met ces sujets en risque de projection raciste du mauvais objet, en fait puissamment inscrit en eux, faute d'avoir pu rire, mettre en relativité les vérités qui leur étaient proposées.

Fondamentalement, donc, ce sacrifice est celui de la jouissance immédiate. Ce que l'enfant sacrifie, ainsi, c'est sans doute le désir tout puissant de dévorer la mère. Cette envie de destruction se transformera, si les parents se prêtent au jeu, en un troisième organisateur, la possibilité de dénégation, de dialogue, forme élaborée, et inscriptible dans la langue, de ce sacrifice. Qui ainsi reviendra très vite sur la mère, mais d'une manière alors tolérable pour l'assise du sujet. Dans le cas contraire, les pulsions primaires, faute de chemin, de canalisation vers l'autre, entament leurs énergies destructrices.

Cet espace sacrificiel de la toute jouissance qui laisse au sujet la place de poser son existence en renonçant à sa vérité absolue pour s'approprier une parole, il convient bien sûr pour qu'il soit efficace que liberté lui en soit donnée, c'est à dire que rien chez l'autre ne vienne clore la question de sa vérité à son tour. Espace vide, libre, d'humour aussi, qui laisse possible le mouvement chez l'enfant d'accomplir lui-même son acte d'abandon de la toute-puissance, dans l'effectuation de sa subjectivité. Ce n'est pas un hasard si les racismes les plus toxiques et violents sont le fait d'êtres pris dans des croyances quasi absolues, ou dans un grand désir de trouver cet idéal, du fait d'une faille subjective trop abyssale. En rester à la projection sans intégrer ce qu'on appelle en psychanalyse la castration est fort dangereux, à la fois pour celui qui projette, et bien sûr pour l'objet projeté.

De l'accomplissement de ce sacrifice partiel que sont négations et humour dépend la possibilité pour le sujet d'accéder à l'illusion identitaire, en dialogue avec d'autres illusions identitaires.

La peur de l'autre est indissociable de la supposition qu'il est tout-puissant, qu'il ne rit pas de lui-même.

Le raciste.

C'est pourquoi le raciste, sans le savoir, a surtout peur d'une vérité infaillible qui ne lui laisse pas de place, miroir de la toute-puissance destructrice au cœur de lui-même. Peut-être espère-t-il qu'une fois ce mur abattu, il pourra enfin se rencontrer ? Mais il ne sait pas que ce faisant, il reste dans le domaine quasi exclusif du pulsionnel, au détriment de l'objet et de ses miroirs, se vouant à la répétition sous sa forme la plus brutale, celle que Freud assimilait à la pulsion de mort, et s'éloignant en fait de toute sa haine projective de l'univers du désir.

Il n'est pas difficile de voir, si l'on suit le fil ici proposé, que le fondement du sujet est également le fondement du social, que la structure de groupe repose aussi sur un sacrifice ritualisé. Pas de social possible sans refoulement.

Ceci est évidemment fondamental, car le risque, lors de la rencontre de l'étranger, est que celui-ci ne soit pas lié par le pacte. Il est dès lors le barbare, celui qui peut tout prendre, voler, de l'âme ou du corps, puisqu'il n'a rien sacrifié de lui dans cette nouvelle rencontre.

Le racisme est affaire de groupe humain plus que de race, bien entendu. Inhérent même à la fondation du groupe.

Que l'identité de ce dernier soit fragile, ou le devienne, comme l'Allemagne des années 30 ou simplement le monde actuel, et le risque de projection violente devient maximum. Il est frappant de voir que les caricatures nazies, et racistes en général, représentent toutes en fait des pulsions primaires !

Un groupe peut-il ne pas être raciste ? L'étranger peut-il avoir un statut autre que celui du barbare primaire réveillé dans l'inconscient même ?

C'est à cette question que répond le texte de Freud intitulé " Das Unheimliche ". Traduit en français par " L'inquiétante étrangeté ". Mal traduit aussi, car le ressort même du titre comme du texte joue sur ce redoublement du sens présent en allemand, qui va de l'intime au menaçant au travers de la même forme sémantique. Il vaudrait mieux traduire : l'inquiétante métamorphose de l'intime.

Toujours est-il que dans ce travail, Freud tente d'expliquer ce ressort puissant du fantastique par le retour soit du refoulement, soit de la pensée magique, ce qui explique que l'angoisse soit ainsi liée à un élément psychique familier, en fait témoin du refoulement primaire.

Cependant, si les forces d'un refoulement souple, d'amour et d'humour dominant, c'est le lien et le dialogue qui vont l'emporter, car la forme humaine restera plutôt porteuse du plaisir qui a présidé au sacrifice de cette toute-puissance d'une jouissance destructrice.

Le premier moment de toute rencontre comporte sans doute souvent une inquiétude de cette espèce, la toute-puissance de l'autre, mais plus son refoulement aura été humainement harmonieux, plus elle sera brève.

Ainsi, si les tensions de la toute-puissance infantile dominant chez le sujet, il est à craindre que l'étranger ne reste porteur de cette nécessité sacrificielle qui n'est pas advenue par le refoulement, et qui se pose dès lors comme condition sociale : il peut être nécessaire que l'étranger y soit réellement sacrifié sur l'autel de la toute-puissance ainsi paradoxalement maintenue d'un bourreau qui, cherchant à s'en débarrasser, ne pense en fait qu'à cela, encombré qu'il est par ces fantasmes bien encombrants et si peu humains...

Hélas, beaucoup d'hommes et de femmes de pouvoir font de la politique et la guerre pour cela, précisément. C'est pour eux une nécessité psychique de désigner et détruire un étranger, qu'ils ne veulent pas voir au cœur d'eux-mêmes. Poutine en est sans doute un effroyable exemple, lui qui va de guerre en guerre depuis des décennies, dans une démarche sans doute suicidaire au fond. Le meurtre de l'autre peut être la projection d'un désir suicidaire profond...

## Conclusion

En résumé : l'accueil de l'étranger construit du savoir, lie le pulsionnel au domaine social, crée du commerce et du dialogue, tandis que son rejet projectif détruit une différence, une inquiétude, donc aussi un savoir, et déchaîne le domaine primaire. La différence fondamentale est dans la nature du pacte sacrificiel, réciproque dans le premier cas, donc inscrit dans la subjectivité, pas dans l'autre, où il n'est que violemment projeté.

Il est possible de revenir de là vers la nature double de l'objet, puisque l'étrange est à cette place d'autre face, d'autre bord de tout signifiant. L'étranger en est le paradigme sans doute le plus parfait, lui qui a la forme de n'importe quel homme, et l'intention la plus cachée de celui qui le voit en bandoulière. Ce dessein secret supposé à l'étranger est bien entendu celui de la structure inconsciente de celui qui le projette. Laquelle peut donc porter aussi bien la transparence du refoulement que l'opacité dangereuse de la toute-puissance imaginaire. Les complotistes et racistes modernes ne font que projeter leur propre désir de domination toute puissante, toute jouissante.

Les objets, ainsi, ont à la fois un bord (l'inconscient) et un trou (le sacrifice). Qui pourrait parfois manquer (la vérité, l'absence d'humour ?).

Ainsi peut-on se demander si les Dieux ne représentent pas pour les peuples une des formes repérables de ces curieux objets. Et qu'en est-il de la tolérance des peuples à l'étranger, est-il possible de repérer un lien entre leur cosmogonie et leur comportement à ce sujet ? Ainsi, les dieux grecs, qui, s'ils sont puissants, ne sont pas tout-puissants. La croyance est là trouée par la réciprocité, celle qui est permise par la faille visible et partagée. Les peuples grecs firent finalement plus de commerce que de guerre de fait, même si certaines sont restées célèbres.

Alors que le dieu judéo-arabo-chrétien fonctionne trop souvent dans une croyance opaque en sa vérité, avec les résultats qu'on connaît dans l'histoire et l'actualité.

D'une façon générale, on peut identifier ainsi un comportement des peuples narcissiques, (Narcisse ne doute pas de sa beauté, de sa vérité : pas d'autre pour lui...) dont le nazisme est un exemple récent, et dont la solution finale se réalise sur le peuple qu'il a choisi comme son miroir projectif de toute puissance au moment (1942) où la défaite se profile nettement à l'horizon pour lui-même. On peut parler ici, après Stéphane Zweig, mais autrement, du suicide de la vérité. C'est ce qui se passe toujours quand elle se prend au sérieux. L'Allemagne nazie se suicida en fait autant qu'elle détruisit ce qu'elle put du peuple juif, entre autres groupes humains, qu'elle parait de ses propres tentations hégémoniques toutes puissantes...

De ce point de vue, à notre époque, le modèle démocratique ne fonctionne-t-il pas pour une part de la même manière, soit comme vérité devant s'imposer à tous, à tout peuple ? Sartre et Aron, dont on ne parle plus guère, furent d'accord là-dessus pour une fois : ils prédirent, de ce fait la montée nationaliste et en firent un risque majeur pour notre système politique démocratique. A y regarder de plus près, c'est que ces systèmes ne sont plus réciproques, ne permettent plus l'échange et confondent le comptage des voix avec l'écoute réelles des paroles et des différences entre les sujets et les peuples.

L'objet démocratique s'est opacifié en raison même de son succès, il s'est pris au sérieux. Il ne se présente plus d'autre alternative au modèle social, ce qui transforme la mondialisation en gigantesque prosélytisme de la démocratie, ce qui rappelle la « pacification » de la colonisation qui ravagea le monde du 18<sup>e</sup> au 20<sup>e</sup> siècle. Les nationalismes xénophobes actuels sont, entre autres causes, aussi une conséquence logique de ce manque de relativité et d'humilité des démocraties actuelles. Si la démocratie devient vérité, elle devient aussi par là même barbarie, ne proposant plus que l'affrontement aux autres « barbares ». Le mécanisme est, au niveau collectif, le même que dans le racisme individuel. Soit on commerce, on dialogue avec les autres, avec la part de concession réciproque qui y est liée, soit on s'affronte pour jouir de tout, y compris et surtout de sa « vérité ».

Ce n'est pas un hasard si les guerres de religion repartent actuellement avec la violence qu'on connaît, les hommes chevauchant une illusoire et dangereuse vérité, sans doute à la mesure des incertitudes de la planète.

Rêvons et imaginons ce que serait d'avenir du monde si toute l'énergie des guerres actuelles était mise au service d'échange d'idées et de solutions à la pollution carbonée qui risque d'étouffer tout le monde, les racistes et les autres ! Les vérités, dès lors qu'elles acceptent de s'échanger, ne sont plus absolues, dangereuses...

Que le savoir, donc le pouvoir, soit transparent et humble s'il veut réfléchir l'autre et le monde et sa diversité. C'est à cette condition que l'étrange, l'étranger peut alors circuler comme désir de connaître et non haine de soi projetée sur l'autre, finalement aussi meurtrière que suicidaire.

**Michel Lévy.**